La Syrie post-Assad : se reconstruire à travers l'art (https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/syrie-post-assad-se-reconstruire-travers-lart)



Debout sur la statue renversée de Hafez Al-Assad, qui surplombait la ville de Deir Atiyeh, dans le Qalamoun (ouest du pays)… *La Chute*, de Mohamad Khayata, installation-photo. Mohamad Khayata, Fourni par l'auteur

Ce séjour était mon troisième en Syrie, mais le premier dans un contexte de bascule. Entre mai et juin 2025, j'ai mené un terrain ethnographique à Damas, Homs et Alep, dans un pays suspendu entre chute autoritaire et recomposition fragile. La chute du régime Assad (https://theconversation.com/syrie-retour-sur-la-chute-de-la-maison-assad-246370), survenue le 8 décembre 2024, ouvre une période de recomposition politique marquée par la libération du pays. J'ai tenté de comprendre ce que signifie « reconstruire une société » après quatorze ans de guerre.

J'ai vu un pays traversé par des dynamiques discrètes de recomposition, où l'art, la mémoire et la parole réinventent des formes de vie et de justice. À travers les gestes et les récits d'artistes et de collectifs, j'ai observé la réémergence d'une parole publique, fragile, mais puissante, souvent située dans les interstices du politique et du sensible.

De la révolution confisquée aux mots qui cherchent de l'espace

Pour comprendre l'effervescence actuelle, il faut revenir sur le long silence imposé dans le pays. Avant 2011, la scène artistique syrienne était vivante, mais étroitement surveillée. Quelques artistes formulaient des critiques feutrées, mais les lignes rouges du régime bridaient l'expression.

En 2011, la révolution change tout : slogans, banderoles, vidéos clandestines, théâtre de rue surgissent. L'art sort dans l'espace public. Très vite, la répression est brutale (https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2011/09/15/syrie-six-mois-de-revolte-et-de-repression_1572834_3218.html). L'expression devient un acte de survie. Les lieux culturels ferment, l'exil s'intensifie. Une scène artistique se recompose, souvent hors du pays.

Depuis la chute du régime, un souffle de liberté traverse l'espace public. Certains parlent enfin sans peur, circulent librement, exposent. Mais la libération reste fragile. Les blessures sont vives, les récits dissonants, les attentes multiples. Cette libération s'accompagne d'un appel à la reconnaissance : il s'agit de faire en sorte que la Syrie soit regardée autrement, non comme une terre d'exil ou de ruines, mais comme une société vivante, en quête de dignité. L'art redevient espace de deuil, de projection, de partage.

Réinvestir les lieux : mémoire populaire et héritage révolutionnaire

Lors de mon séjour, l'ancienne gare de Hijaz à Damas a accueilli une exposition consacrée aux célèbres pancartes de Kafranbel, ville du Nord-Ouest syrien devenue, dès 2011, le cœur visuel de la révolution.

Chaque vendredi, jour des manifestations, des habitants y créaient des affiches illustrées, drôles et acérées, appelant à la liberté et à la justice. Kafranbel était un véritable laboratoire de créativité populaire (https://www.la-croix.com/Monde/chute-Kafranbel-revolution-syrienne-orpheline-symbole-2020-02-26-1301080669). L'exposition, conçue par de jeunes artistes syriens, proposait une relecture scénographiée de ces slogans iconiques. Présentés dans un espace patrimonial, les messages ne sont ni figés ni dépolitisés, mais restitués dans toute leur force. L'exposition affirmait ainsi un attachement à la mémoire populaire de la révolution, en permettant aux passants de la capitale de la redécouvrir dans un cadre poétique et accessible.


Exposition des banderoles de Kafranbel, gare de Hijaz, Damas. Albane Buriel, CC BY (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Autre lieu, autre geste. Au Musée national de Damas, l'exposition « Les détenus et les disparus », portée par la plateforme Mémoire créative de la révolution syrienne (https://creativememory.org/fr/), retrace quatorze années de créations nées du soulèvement et de l'oppression : affiches, pancartes, slogans calligraphiés, poèmes, vidéos, peintures murales et visuels militants.

Une scénographie chronologique donne à voir les imaginaires politiques d'une révolution confisquée, depuis les slogans révolutionnaires jusqu'aux récits des détentions, des formes de résistance, des disparitions forcées, puis des procès de 2020 pour crimes contre l'humanité, engagés en Allemagne (https://www.hrw.org/fr/news/2022/01/13/allemagne-condamnation-pour-la-torture-detat-en-syrie).

La photographie *The Fall* (*la Chute*), de Mohamad Khayata, clôt l'exposition comme elle clôt une époque (*image présentée en tête de l'article, ndlr*). Elle montre la statue renversée de Hafez Al-Assad, qui a longtemps surplombé la ville de Deir Atiyeh, dans le Qalamoun (ouest du pays). Sur le visage de la statue renversée, une femme se tient debout enveloppée dans une couverture traditionnelle. Cela ne s'apparente pas simplement à une fin, mais à un basculement d'imaginaire. Comme si cette énorme figure de béton, écrasée dans les gravats, laissait enfin place à autre chose.

En juin dernier, à la suite de cette exposition, l'artiste syrienne Rania Al-Najdi (https://www.instagram.com/raniaalnajdi9/) a présenté *Origami Birds : For Those Who Will Not Be Forgotten* (*Oiseaux en origami : Pour ceux qui ne seront pas oubliés*), une installation de 1 500 oiseaux de papier en hommage aux disparus syriens.

Ancienne prisonnière politique en 2013, Rania a conçu cette œuvre comme un acte de mémoire et de justice, en collaboration directe avec des familles des détenus. Chaque oiseau représente une vie volée, un inconnu de la liste du rapport « César » (https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2014/01/23/le-recit-de-la-defection-de-cesar-photographe-de-la-barbarie-syrienne_4353005_3218.html). Publié en 2014, il rassemble 55 000 photos exfiltrées par un déserteur de la police militaire syrienne, documentant la torture et l'exécution de milliers de détenus dans les prisons du régime Assad. Une absence devenue présence. L'exposition mêle éclairages sensibles, témoignages, sons et vidéos.

L'exposition a réuni familles, citoyens et représentants d'institutions en quête de vérité. Rania rappelle :

« Ils ne sont pas que des prénoms. Nous devons rendre justice aux martyrs et aux détenus. »


Des familles syriennes brandissent les portraits de leurs proches disparus, pour que leurs visages ne tombent pas dans l'oubli. Ali Hajsuleiman, CC BY (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Des collectifs pour une mémoire vivante

Si ces expositions réinvestissent des lieux centraux, d'autres gestes se déploient en marge, dans les villes ou les interstices de l'institutionnel.

À Damas et Alep, la fondation MADAD (https://www.instagram.com/madadartfoundation/), fondée par l'artiste Buthayna Ali, transforme des lieux abandonnés en scènes contemporaines. Depuis la chute du régime Assad, MADAD déploie des projets artistiques plus audacieux, visibles dans l'espace public et porteurs de récits longtemps refoulés.

L'exposition « Path (https://www.thenationalnews.com/arts-culture/art-design/2025/04/11/madad-path-art-exhibition-syria-massar-building-damascene-rose/) » (avril 2025) est présentée dans le bâtiment abandonné Massar Rose à Damas. Elle réunit 29 artistes autour des thèmes de la mémoire, du pardon et du retour. Certaines œuvres – comme une épée d'argile fichée dans le sol ou des lettres brûlées – évoquent l'abandon de la violence et la transmission interrompue. Une volonté explicite de traiter les blessures du conflit dans un espace urbain reconquis.



« Embed », de Rala Tarabishi, rassemble 300 épées suspendues en argile. Elles symbolisent les émotions violentes et les blessures. Ahmad Shhibar, CC BY (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Aujourd'hui, MADAD prolonge cette démarche avec Unseen, un concours destiné aux jeunes artistes du nord du pays, explique Kinana Alkoud, une artiste investie dans le processus de sélection. L'exposition finale, prévue dans un hammam restauré à Alep, explorera ces choses que l'on voit sans regarder : gestes quotidiens, souvenirs enfouis, peurs silencieuses.

Homs : créer malgré l'instabilité

Homs, marquée par les destructions (https://www.lorientlejour.com/article/1448254/syrie-des-habitants-de-homs-rentrent-dans-leur-ville-devastee-reportage.html) et les fractures communautaires, reste une ville à vif, où la mémoire divise encore.

Depuis 2020, le Harmony Forum développe des projets artistiques de consolidation de la paix. Son programme Beyond Colors 3 (2023–2024) (https://www.harmonyforum.org/beyond-colors-3-en/) a réuni vingt jeunes issus de confessions diverses. Peinture, installation, performance : les œuvres produites explorent la perte, l'exil, la reconstruction intime. Présentées dans une tente sur une place centrale, ces créations ont touché de nombreux visiteurs. Une artiste se souvient :

« Les gens racontaient leurs propres histoires. Leurs souvenirs faisaient écho à ce que nous avions voulu dire. »



Vue de l'installation « Un rêve temporaire », de Layla Al-Hashemy et Mario Butrus, dans la première tente. Harmony Forum, CC BY (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

À Homs, un volontaire décrit un basculement depuis décembre 2024. Faute de sécurité suffisante, les expositions publiques ont laissé place à des films documentaires. Deux projets sont en cours : *Revival*, sur la mémoire de Homs et de sa campagne, et *Fanjan*, consacré au café arabe comme symbole de paix et de transmission. Une manière discrète, mais profonde de continuer à tisser du lien, malgré l'instabilité. Là où se réunir autour de la mémoire peut encore être perçu comme un risque.

Madaniya : pour une mémoire politique de la transition

Dans un registre plus explicitement politique, le collectif syrien Madaniya (https://www.madaniya-csn.org/), fondé en 2023, en exil à l'époque, réunit artistes, chercheurs, militants et écrivains autour d'un même refus : celui d'une normalisation qui ne s'accompagnerait pas de justice rendue aux victimes. Ils défendent une reconstruction centrée sur la vérité, la mémoire et la réparation, où la culture devient un levier citoyen.

Leur programme, « Dialogue syrien sur la justice, la vérité et la réparation », multiplie les ateliers mêlant artistes, survivants et juristes pour penser les contours d'une justice post-conflit enracinée dans l'écoute et la vérité. Théâtre-témoignage, installations, archives visuelles : autant d'outils pour penser une justice sensible, partagée, en dehors des cadres classiques.

En mai dernier, à Damas, une veillée rendait hommage à Bassel Shehadeh (https://souriahouria.com/polyphonies-syriennes-bassel-shehadeh-et-abounaddara/), un jeune documentariste et journaliste tué en mai 2012 à Homs, devenu aujourd'hui l'un des symboles de la révolution. L'événement, conçu sous forme de veillée-performance, mêlait lectures poétiques, projection de vidéos d'archives, exposition de portraits et moment de silence collectif.


Témoignages des proches de Bassel Shehadeh durant la soirée-hommage. Albane Buriel, CC BY (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

À travers cette diversité d'actions, Madaniya entend maintenir vivante une mémoire politique des soulèvements de 2011, et rappeler que la reconstruction ne peut se limiter à des infrastructures ou à des accords diplomatiques. Le collectif propose ainsi une vision critique et profondément incarnée de la transition, dans laquelle l'art devient un acte de résistance, de reconnaissance, et d'avenir.

Dans les marges, un futur à inventer

Ces exemples ne prétendent pas représenter toute la Syrie. Une large part de la population reste à distance : peur, précarité, silence. L'accès inégal à l'expression, la censure ou l'indifférence creusent les fractures. Ces dynamiques restent localisées, fragiles. Et pourtant, dans les marges, quelque chose se dit. Là où les institutions manquent, des gestes surgissent. L'art ne reconstruit pas un pays, mais il ouvre des brèches : pour dire, pour pleurer, pour résister. Il ne remplace ni les procès ni les réparations, mais offre un espace pour réhabiter le présent, comme en témoigne, par exemple, Romain Huët dans ses « Chroniques d'Ukraine : L'art face à la guerre » (*The Conversation*, 2022) (https://theconversation.com/chroniques-dukraine-lart-face-a-la-guerre-181795).

Dans un article publié en juin 2025 sur *Al-Jumhuriya* (https://aljumhuriya.net/ar/2025/06/21/%D8%A3%D9%81%D8%B1%D8%A7%D8%AF-%D8%A3%D8%B0%D9%83%D9%8A%D8%A7%D8%A1-%D9%88%D8%A8%D9%86%D9%89-%D8%A7%D8%AC%D8%AA%D9%85%D8%A7%D8%B9%D9%8A%D8%A9/), un site d'analyse politique, Yassin al-Haj Saleh, écrivain et opposant politique au régime de Bachar Al-Assad, appelait à une justice existentielle. Il mettait en garde : sans vigilance, la transition pourrait favoriser une culture aseptisée, coupée de la mémoire du conflit.

Mais, selon lui, un apprentissage politique souterrain s'est tissé dans les ruines – une maturation lente qui pourrait fonder les bases d'une justice réparatrice, non seulement juridique, mais aussi culturelle et symbolique. Raison de plus pour prêter attention à ces signaux faibles. Sur les murs d'Alep, dans les ateliers de Homs ou les galeries de Damas, une autre Syrie se dessine – une Syrie qui tente, par fragments, de faire récit ensemble.

Mais ces signes d'ouverture restent ambivalents. Le nouveau régime, issu d'une matrice sécuritaire et militaire, tolère certaines formes d'expression artistique – tant qu'elles ne remettent pas en cause les équilibres fragiles du moment : cohésion communautaire, contrôle des récits sur la guerre, image de stabilité à l'international. La surveillance persiste, les lignes rouges demeurent floues, et les artistes pratiquent souvent une autocensure prudente, sans connaître clairement les limites à ne pas franchir. Les dénonciations explicites des crimes passés restent rares, et les récits sur les exactions commises par les différents camps – y compris ceux aujourd'hui au pouvoir – peinent à trouver leur place dans l'espace public. La mémoire, en Syrie, reste un terrain miné.

Cet article est republié à partir de The Conversation (https://theconversation.com) sous licence Creative Commons. Lire l'article original (https://theconversation.com/la-syrie-post-assad-se-reconstruire-a-travers-lart-260652).